

En mettant en lumière les apports possibles de l'expérience féministe pour une meilleure compréhension des problèmes identitaires actuels, Diane Lamoureux en vient à des conclusions assez similaires. Dans une optique postmoderne, elle avance une conception de la pluralité qui surpasserait la dynamique de l'égalité et de la différence, par la reconnaissance du «sujet fragmenté», constamment en train de se redéfinir dans ses rapports avec les autres.

Pour Régine Robin, qui s'interroge sur la présence d'éléments traditionalistes (discours de la «souche») dans le discours identitaire québécois, la solution réside aussi dans l'affirmation d'une forme de pluralisme. Par le biais d'une réflexion sur la littérature québécoise, elle cherche les voies qui permettraient le dépassement des projets identitaires ethniques et culturels pour atteindre une véritable société plurielle, s'appuyant sur la discussion et le partage entre les cultures ou les appartenances.

De son côté, Bernard Arcand préfère ne pas traiter des délibérations québécoises actuelles sur l'identité en terme de passage vers la société postmoderne. Il dirige plutôt l'attention du lecteur sur deux thèmes principaux, le sexe et l'âge, qui font le plus l'objet de débats. Pour l'auteur, il est intéressant de constater que les discussions sur le genre et les générations, qui furent présentes dans toutes les sociétés anciennes, reprennent aujourd'hui une place prédominante. Comme si devant la complexité grandissante de la vie, on assistait à un retour vers des préoccupations plus élémentaires.

Enfin, Gilles Bibeau propose une ethnocritique littéraire de 10 romans québécois, dans le but de «dégager certaines caractéristiques de l'*homo quebecensis*» (p. 339). L'originalité de son approche tient au fait qu'en multipliant les points d'observation, elle permet la prise en compte d'ouvrages d'auteurs québécois de diverses origines et leur comparaison. En ce sens, elle refuse tout réductionnisme et favorise même l'analyse des tensions et des contradictions qui habitent la société québécoise d'hier et d'aujourd'hui.

Dans l'ensemble, le livre répond bien à ses objectifs. Il offre au lecteur une série de textes examinant plusieurs facettes de la question identitaire québécoise. Malgré l'hétérogénéité des points de vue, le livre dépasse le simple «collage» pour atteindre une certaine cohésion. Il faut dire que chaque partie bénéficie d'un texte introductif, rédigé par un des codirecteurs de l'ouvrage, qui aide à la mise en contexte et à l'unification des propos.

En revanche, comme beaucoup d'ouvrages collectifs, le livre souffre de quelques lacunes ou confusions sur le plan des définitions de concepts. Le cas de l'identité en est révélateur. Les auteurs insistent trop peu sur ses origines, son développement et ses particularités, notamment par rapport aux concepts de nationalisme et de culture. Là-dessus, on saluera la conclusion de l'ouvrage écrite par Charles Taylor, qui rassemble, dans un tout cohérent, une bonne partie des conclusions des auteurs.

Taylor propose une réflexion sur les contextes du discours identitaire. Dans l'ordre, trois contextes sont avancés. Un contexte psychologique où l'identité est, dans la foulée

des travaux d'Erikson, «l'horizon moral nous permettant de définir ce qui compte pour nous» (p. 351). Un deuxième contexte que l'auteur associe à la «révolution expressionniste, herdérienne, qui déplace l'horizon moral du registre du destin à celui de la négociation et de la lutte [avec les autres] pour la reconnaissance» (ibid.). Enfin, un troisième contexte où la question de l'identité concerne cette fois un acteur collectif, le peuple, le Volk. Pour Taylor, les processus individuel et collectif de l'identité «sont parallèles, mais en même temps entremêlés» (p. 352). Pour cette raison, l'État démocratique, dans sa quête toujours inachevée de définir son identité collective, doit savoir intégrer ces trois contextes du discours identitaire. Par conséquent, son projet identitaire doit pouvoir se définir ainsi: «un horizon moral, librement assumé par plusieurs, et donc ouvert à une perpétuelle redéfinition entre leurs mains, exigeant la reconnaissance des autres, et rassemblant les individus pour former un acteur commun» (p. 354). En ce sens, et c'est la mise en garde que nous adresse l'auteur, l'identité nationale ou collective ne peut pas se satisfaire des définitions simplistes et unitaires que lui donnent souvent les acteurs politiques.

John Whittier Treat (ed.), *Contemporary Japan and Popular Culture*, Honolulu: University of Hawaii Press, 1996, 317 pages (paper).

Reviewer: B.M. Young
University of Victoria

An expanded version of a symposium originally published in the summer 1993 edition of the *Journal of Japanese Studies*, this book brings together 10 articles by 10 individuals on selected aspects of contemporary culture that is in one way or another related to Japan. As one might expect, considering the range of meanings that can be assigned to the word "culture," and the varied interests of the contributors—they include three Japanese literature specialists, a cultural anthropologist, a cultural sociologist, a social anthropologist, a specialist in comparative literature, a musicologist, a professor of English and one whose discipline is not clearly specified—the results are diverse in both subject matter and approach. As the editor acknowledges in his Introduction, "The points of view . . . are not only various, they are often plainly incompatible with each other" (p. 2).

In the first essay, John G. Russell explores Japanese attitudes toward Black people, arguing that such attitudes largely parallel those held by White Westerners, and are in fact borrowed from them. He notes also that Blacks provide the Japanese with a convenient instrument in searching for their own racial identity, whether feeling solidarity with Blacks as fellow non-Whites, or elevating themselves by perceiving Blacks as inferior. Brian Moerman's article, focussing as it does on marketing a Japanese car in Britain and a European car in Japan, seems at first glance to have little to do with "popular" Japanese culture. Nevertheless, it is a thoughtful essay on

semiotics in advertising, showing how the idea of "Japan" is used to sell cars both at home and abroad. Brian Currid then examines the work of composer Ryuichi Sakamoto, whom he regards as a "transnational" star better identified with "world music" than with "Japanese music". Potentially an interesting piece about a Japanese cultural figure who has managed to transcend the insular boundaries of his homeland, this work is unfortunately rendered obscure by the excessively erudite style in which the author chose to write.

Alan M. Tansman's treatment of the late actress and *enka* singing star Misora Hibari makes the reader feel truly involved in Japanese popular culture. Presenting his subject as a genuine pop icon, a "people's" singer, scorned by intellectuals but adored by legions of the rank and file, Tansman awards her a status comparable to that of Elvis Presley in America, and ranks her with the Shōwa Emperor (whose death preceded her own by only four months) as a symbol of the postwar era. Tansman manages to be elegiac, eulogizing, and scholarly all at the same time—a rare accomplishment. Regrettably, typos and other lapses, which occur throughout the volume with sufficient frequency to raise questions about the editorial process, are particularly numerous in this essay.

The fifth article, Lisa Skov's look at Japanese fashion designers who have achieved international recognition, but whose work shows few if any obvious signs of "Japaneseness," is another consideration of the breakdown, or at least the blurring, of the boundaries between East and West. This transcending of national boundaries is also a feature of Leo Ching's essay on the booming market for Japan's pop culture in other parts of Asia, particularly Taiwan. Such cultural inroads must be explained, Ching points out, not only by Japan's penetration of the Taiwan market in direct investments and imports, but also by Taiwan's rapid economic growth that has created an affluent consumer society, and by cultural producers in Taiwan who, to minimize risks and maximize profits, look to Japan for cultural goods of *proven* appeal to imitate and import.

The next two contributors deal with the visual media. Drawing on his experience as a production-staff member at a Japanese television studio, Andrew A. Painter looks at daytime programming and demonstrates how, by presenting the nation to itself as a "consensual and unified whole" (p. 226), such programs contribute to the illusion of a homogeneous and harmonious society—if at the expense of excluding all "socially stigmatized groups, and just about anyone problematic enough to ruin the harmonious, quasi-intimate tone of Japanese TV" (p. 226). Susan J. Napier then discusses three science-fiction movies: *Godzilla* (1954), in which the world is saved by "good" Japanese science; *Japan Sinks* (1973), essentially an elegy for a lost Japan; and the post-Apocalypse, dystopian, nihilistic *Akira* (1988). Napier's view that these films represent a progression of ideological development encompassing "both a generational change, and also the very conception of Japan's identity as a nation in a complex contemporary world" (p. 239) is thought-provoking, but could be made more convincing with an examination of more movies than just those three.

Aoki Tamotsu describes his brief critique of the popular novelist Murakami Haruki as "thoroughly *un-literary*" (p. 274). It is also unpretentious and unscholarly, and after the eight rather ponderous articles that precede it, it reads like a breath of fresh air. One can almost forgive the author for failing to document his quotations. Finally, John Whittier Treat brings the collection to an end with his own article on another popular novelist, Yoshimoto Banana. Treat sees Banana as representative of that breed of contemporary writers who depart from the long-cherished image of the artist as disaffected rebel and who, rather than opposing the status quo, embrace it, but he does not really succeed in explaining why he considers her "the most important new novelist to debut in the late 1980s" (p. 275).

Personally I wished articles on Western fast-food outlets and their Japanese clones, professional sports and Japan's ubiquitous comic books had also been included, but there are limits to how long a book can be. All things considered, this one is a valuable addition to the growing corpus of material on Japan's popular culture.

Gérard Bouchard, *Quelques arpents d'Amérique. Population, économie, famille au Saguenay. 1838-1971*, Montréal: Boréal, 1996, 635 pages, 44,95\$ (broché).

Recenseur: Hélène Belleau
INRS-Culture et Société

C'est à une recherche de grande envergure basée sur des matériaux d'une remarquable richesse que nous convie Gérard Bouchard dans son dernier ouvrage sur le Saguenay. Fruits de nombreux travaux réalisés sur plus de 25 ans en collaboration avec l'équipe de l'IREP (Institut interuniversitaire de recherches sur les populations, Chicoutimi, Québec), ces *Quelques arpents d'Amérique* parviennent à dévoiler la complexité des influences entre les réalités de l'évolution technique, sociale, économique et culturelle sur la communauté saguenayenne au cours de la période 1838-1971.

Ce livre d'une valeur didactique certaine se divise en quatre parties. La première présente l'évolution du peuplement du Saguenay en traitant des aspects démographiques, sociaux et économiques. La population saguenayenne s'est accrue rapidement durant les premières années de la colonie non seulement grâce à une fécondité élevée (en moyenne de 10 à 11 naissances par famille) mais aussi en raison d'une forte migration de familles provenant de Charlevoix et du Bas-St-Laurent. L'action du clergé dans le peuplement des colonies, maintes fois soulignée par les historiens, aurait été surévaluée selon l'auteur. Toutefois, malgré ce développement rapide de la population, cette région du Québec est demeurée relativement isolée jusqu'en 1887, année marquant l'arrivée du chemin de fer.

Les modèles classiques s'appuyant sur la rationalité capitaliste ne peuvent expliquer l'économie particulière de cette région selon Gérard Bouchard. C'est pourquoi il fait appel à la